

CHAPITRE 7

Le témoignage des hérétiques

Le mot grec *αἵρεσις* (*haíresis*) n'a pas à l'origine le sens fort que nous lui connaissons de nos jours et désigne un simple choix ou une école de pensée. Les premiers chrétiens l'ont utilisé pour désigner des sectes. Le judaïsme de l'époque est divers et le mot se présente à trois reprises dans les Actes des Apôtres pour désigner les sadducéens (Ac 5,17), les pharisiens (Ac 15,5) et le parti des nazôréens (Ac 24,5).

On peut s'étonner de la rapidité avec laquelle les premiers chrétiens ont intégré cette notion d'écoles divergentes et l'intérêt qu'ils ont pris à identifier, classer et cataloguer ces différentes sectes. Dès le milieu du IIe siècle, alors que l'orthodoxie en est à ses balbutiements, les premiers auteurs identifient des déviances. Justin de Naplouse inaugure ce genre fécond vers 160 avec un *livre contre toutes les hérésies* et un autre *contre les valentiniens*, ouvrages malheureusement perdus. Puis Irénée de Lyon écrit vers 180 une *réfutation de la prétendue gnose au nom menteur*, plus connu sous le titre *contre les hérésies*. Vers l'an 200, Tertullien produit un *Adversus omnes haereses*, puis Hippolyte de Rome écrit son *syntagma* dont l'essentiel est perdu. D'autres auteurs tels que Josipe, Philastre et Origène ont également écrit des ouvrages du même genre. Au IVe siècle, Eusèbe de Césarée synthétise l'œuvre de ses prédécesseurs en même temps qu'il produit son histoire ecclésiastique. Le genre culmine à la fin du siècle avec Épiphane de Salamine qui vers 378, rédige un ouvrage *Contre les hérésies*¹ dans lequel il établit un catalogue étonnamment détaillé de quatre-vingts hérésies. Cette liste dont le nombre est choisi pour son symbolisme

¹ Aline Pourkier – L'hérésiologie chez Épiphane de Salamine – Ed. Beauchesne 1992

compte des hérésies antérieures au christianisme. L'auteur détaille chacune d'entre elles dans des notices numérotées et propose à chaque fois un exposé, une réfutation et un remède, car il compare ces hérésies à des serpents venimeux, d'où l'autre titre de l'ouvrage, *Panariôn*, qui signifie littéralement boîte ou trousse à remèdes.

On peut ainsi constater que les premiers auteurs semblent bien informés sur les déviances alors que nous avons constaté leur silence à propos de Jésus et de l'existence des évangiles. Il est possible de soupçonner de la part de l'Église le désir de reconstituer après coup l'histoire d'un christianisme rectiligne. Car dans son long cheminement vers l'orthodoxie, qui lui a pris plusieurs siècles, l'Église a été conduite à opérer des choix dogmatiques et à élaguer des familles entières de pensée chrétienne. Mais il faut avoir présent à l'esprit que très tôt et pendant très longtemps, le quotidien de nombreux chrétiens a comporté des pratiques et des conceptions très différentes de celles que nous connaissons. Des discours dévians se sont développés parallèlement au courant orthodoxe pour culminer au IV^e siècle avec la querelle arienne qui a ouvert la voie à une longue série de conciles œcuméniques christologiques. Des différents débats qui vont se poursuivre pendant des siècles vont se dégager deux familles d'hérésies : les premières, qui concernent la personne de Jésus, seront examinées dans ce chapitre, les hérésies ultérieures, qui sont nées des débats christologiques concernant la relation qu'entretiennent les trois personnages de la Trinité, seront traitées dans le chapitre consacré au Christ.

Le Jésus qui nous est présenté par les courants qualifiés d'hérétiques illustre bien l'incertitude dans laquelle se trouvaient les premiers chrétiens. Les Actes des Apôtres et en regard les lettres de Paul nous renvoient l'image d'une doctrine qui se cherche. Dès les années 50 et l'en l'absence d'un leader, les premiers débats font rage sur le point de savoir si l'on est chrétien en plus que d'être juif. Cette conception est celle de l'Église de Jérusalem sous la direction de Jacques, frère de Jésus, appuyé par Pierre et Jean. Mais une autre question se pose : faut-il aussi rester entre juifs ou peut-on (doit-on) évangéliser aussi les païens ? Et dans une telle hypothèse, faut-il alors leur imposer les pratiques juives, ce qui rend par exemple obligatoire la circoncision et le respect des prescriptions alimentaires ? C'est Paul qui pose ce débat² et veut imposer ses solutions en

² Le débat ne concerne pas seulement le périmètre du christianisme. Il concerne aussi sa doctrine puisqu'on passe sous l'impulsion de Paul d'un Christ fils de David venu rétablir Israël à un Christ universel venu sauver l'humanité entière du mal et du péché. On peine à imaginer que des conceptions aussi différentes aient pu cohabiter quoiqu'en dise le livre des Actes des apôtres.

devenant l'apôtre des païens. La question a laissé des traces dans les textes évangéliques sous la forme de citations contradictoires, souvent polémiques et parfois douteuses, ainsi que par le vocabulaire employé. Le primochristianisme a donc été rapidement confronté à un élargissement de son périmètre, à un éloignement dans le temps et à des témoins qui se faisaient de plus en plus rares. Et à l'occasion, la vision de ce qu'avait pu être le personnage de Jésus et aussi son message a commencé à évoluer. Progressivement, le christianisme a gagné en diversité et en complexité, au point que les débats sont devenus des divergences puis des hérésies.

Examinons les principales hérésies qui se sont présentées pour voir dans quelle mesure elles nous éclairent à propos de la réalité historique de Jésus.

Le Docétisme

La première contestation d'importance survient très tôt et concerne l'existence même de Jésus. Elle est issue des milieux chrétiens et porte sur la nature même du Christ. Elle provient sans doute moins d'une secte identifiable que d'une doctrine appelée « docétisme », du verbe grec *dokein*, paraître, qui considère que le Christ est essentiellement un dieu et n'a donc d'homme que l'apparence. S'il s'est fait *chair*, il ne s'est pas fait *homme*. Cette conception respecte la lettre du prologue de Jean : *et le Verbe s'est fait chair et il a vécu parmi nous* (Jn 1,14). En conséquence, le Christ n'a souffert et n'est mort sur la croix qu'en apparence, ce qui, au passage, présente l'inconvénient de relativiser le miracle de la résurrection. Pour les docètes, Jésus, le Christ, est essentiellement un Dieu, pas un homme.

Pour l'historien, une contestation de cette nature, venant des milieux chrétiens si peu de temps après les événements, devrait sembler ahurissante. Jésus n'est mort que depuis une soixantaine d'années et ses témoins depuis moins longtemps encore. C'est bien d'histoire contemporaine dont il est question alors et les évangiles sont à peine écrits selon la chronologie de l'Église. Et selon celle des auteurs critiques et même de nombreux exégètes et chercheurs chrétiens, ils ne le sont même pas, du moins pas dans la forme que nous leur connaissons. C'est bien sur ce substrat docète de contestation de la réalité de l'existence humaine de Jésus, auquel va s'ajouter un refus de la matière considérée comme impure, que les gnostiques vont développer ultérieurement leurs théories. Une idée proche va irriguer d'autres courants hérétiques : il s'agit du dualisme qui veut distinguer le divin de l'humain, le monde de la matière et celui de l'esprit, les ténèbres et la lumière, etc.

L'évangile apocryphe de Pierre fournit un exemple de ce discours. Selon cet écrit, Jésus subit la crucifixion et *se taisait comme s'il n'éprouvait aucune souffrance*. L'évangile de Jean n'en est pas très loin non plus quand présente souvent un Jésus très détaché des événements qu'il subit et qu'il semble totalement dominer tout en même temps. Les docètes et d'une manière générale les doctrines qui font de Jésus un dieu plutôt qu'un homme refusaient d'admettre qu'un dieu puisse rester enfermé dans les contraintes et les limitations d'un corps humain, que Jésus ait pu être un bébé tétant le sein de sa mère ou faisant pipi dans ses couches, qu'un dieu ait pu être humilié et fustigé par la soldatesque et être ignominieusement cloué sur une croix comme un vulgaire esclave révolté. Ces conceptions docètes furent ainsi le lot commun de nombreux croyants avant d'être condamnées parfois longtemps après. L'image d'une Église se créant de manière rectiligne, élaguant à chaque occasion les déviations successives au fur et à mesure qu'elles survenaient, ne correspond pas à la réalité. Le courant docète s'est manifesté très tôt dans l'histoire du christianisme puisqu'il y est même fait allusion dès la première épître de Jean :

À ceci reconnaissez l'esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus Christ venu dans la chair est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu ; c'est là l'esprit de l'Antichrist. 1
Jean 4, 2-3

Le docétisme a été condamné par Sérapion d'Antioche et aussi par Clément d'Alexandrie, Ignace d'Antioche et Irénée, ainsi que par Tertullien. Il a fait par la suite l'objet de condamnations renouvelées par les conciles de Constantinople (381) et de Calcédoine (451). Il faut bien admettre qu'une telle vision de Jésus qui s'est manifestée si tôt et a duré si longtemps devait être bien solide, largement partagée par des communautés entières de croyants. On en retrouve même un écho et un prolongement dans le Coran qui affirme que le crucifié ne fut pas Jésus, mais un autre³ qui lui fut substitué.

Les gnostiques

Les chercheurs les plus critiques ont souvent tenté de démontrer les origines gnostiques d'une partie du christianisme⁴. Il serait judicieux de rechercher ce que les courants gnostiques peuvent nous apprendre sur la question de

³ Les évangiles synoptiques font porter la croix par Simon de Cyrène au point que celui de Jean doit insister sur le fait que Jésus la portait lui-même

⁴ Sans doute un mouvement naturel intervenant dans la foulée du gnosticisme juif.

l'historicité de Jésus et sur les textes qui parlent de lui, mais il est particulièrement difficile de retrouver son chemin dans le labyrinthe des relations entre chrétiens et gnostiques. L'enchevêtrement est extrême et l'histoire particulièrement incertaine. Mais elle est passionnante, car elle nous dépeint Jésus et l'histoire des évangiles sous un aspect bien singulier. On peut décrire le gnosticisme comme un mouvement de pensée religieux, largement teinté de philosophie, très élitiste et qui se caractérise par deux éléments fondamentaux. Le premier est la recherche d'un savoir révélateur (gnôsis = connaissance) par lequel va passer le salut de l'âme, le second est la croyance en un monde dualiste du Bien et du Mal. Dans la pensée gnostique, Dieu est caché et seuls certains initiés peuvent parvenir à en avoir connaissance, le plus souvent par un accès direct à la divinité. Cette conception, classique dans l'Égypte antique et courante dans tout le monde oriental, est particulièrement éloignée de l'universalisme développé par les chrétiens. On rappellera à cet égard que le mot *catholique* signifie « universel » et que le message essentiel de Jésus était bien de s'adresser à tous et certainement pas à l'élite seulement. Le gnosticisme s'est développé essentiellement aux II^e et III^e siècles. Il plonge ses racines en Iran, en Inde et en Égypte. Ses premiers maîtres à penser dans la sphère chrétienne sont Valentin, Simon le magicien et Basilide.

La gnose est donc une quête de la connaissance qui permet d'obtenir le salut de l'âme, ce qui nous éloigne singulièrement du message évangélique, qu'il s'agisse du discours de Jésus ou de la Grâce de Paul, obtenue par la foi. Si ces notions nous sont pourtant familières, c'est que de nombreux thèmes gnostiques ont été amalgamés à la pensée chrétienne ultérieure. On retrouve des traces de l'influence gnostique dans les Actes des Apôtres avec la mention de Simon le mage, dans les épîtres de Paul, dans l'apocalypse et dans l'évangile de Jean, notamment dans son prologue sur le Logos. De nombreux textes plus tardifs et apocryphes en sont également imprégnés : les actes de Pierre, l'évangile de Marie, le livre secret de Jean, les évangiles de Philippe et de Thomas, ainsi que diverses apocalypses. Il est indéniable que le gnosticisme a fait partie du christianisme et ne peut pas être considéré comme un élément extérieur. Il a pourtant été combattu et formellement condamné par saint Irénée dans son traité *Contre les hérésies*, par Clément d'Alexandrie dans les *Stromates* et le *Pédagogue*, par Origène, Hippolyte, Tertullien et Plotin, et plus tardivement par Eusèbe de Césarée et Épiphane de Salamine.

Cette théologie complexe et éloignée du christianisme que nous connaissons fait intervenir différents niveaux de divinités avec un dieu/démiurge créateur mauvais et un dieu bon rédempteur. Jésus y occupe une place originale : il n'est

plus question d'un homme réel, prêcheur palestinien itinérant, mais d'un Sauveur, d'un éon Christos, fils du Dieu bon (par opposition au démiurge, créateur de la matière, inférieur et dieu des Juifs). Ce Sauveur n'est pas celui annoncé par les prophètes juifs pour rétablir le royaume d'Israël, il vient sauver les âmes des initiés. Sa nature est métaphysique et n'a rien à voir avec un quelconque messie né en Judée et qui aurait déambulé dans la région en tenant des discours aux populations des villages traversés. À la fin du IV^e siècle, les priscillianistes orientent le gnosticisme vers les cultes à mystères, la magie, l'occultisme et l'astrologie. À la même époque, les pélagiens refusent le concept paulinien de la grâce et nient le péché originel. La pensée gnostique s'est avérée très féconde si on en juge par les nombreux continuateurs et héritiers des gnostiques originels. On retrouve de telles conceptions dans le manichéisme, secte strictement dualiste qui donnera tardivement les pauliciens, les bogomiles, les vaudois et les cathares. Tous ces croyants qui se disaient chrétiens refusaient à Jésus une existence réelle et historique. Quant aux divers textes qui ont été présentés comme des écrits gnostiques, notamment ceux issus de la bibliothèque de Nag Hamadi, n'est-ce pas aller un peu vite en besogne que de les qualifier de gnostiques ? Si l'on retrouve par exemple dans l'évangile de Thomas des traces de retouches gnostiques, il semble bien qu'il s'agisse d'ajouts et de remaniements apportés à un texte antérieur qui présente de fortes similarités avec les sources de paroles. Et il n'est pas rare de retrouver de tels ajouts dans les évangiles canoniques.

Marcion

Riche armateur originaire du Pont (nord de la Turquie actuelle), fils d'un prêtre chrétien, disciple du gnostique Cerdon, Marcion se présente plutôt comme un super-paulinien⁵ que comme un gnostique pur. Il veut couper le lien entre la Loi juive et l'Évangile. Il tente de fusionner le gnosticisme et le mouvement chrétien en présentant à Rome, vers 140, son « évangélion » qui reprend dans une version personnelle l'évangile de Luc et ignore les autres, trop judaïsants à son goût. Pour Marcion, Jésus n'est pas un homme qui serait le Messie libérateur attendu par les Juifs et annoncé par les prophètes, mais un Sauveur universel descendu du Ciel tout adulte et incarné dans un corps humain pour accomplir son œuvre rédemptrice. Comme pour les docètes, il n'est pas question d'un homme Jésus, mais d'un Christ dieu dont l'existence et la mort ne furent qu'apparence. Il est remarquable que dans l'état actuel de nos connaissances

⁵ Une des raisons est que Marcion accorde plus de place à la foi (pistis) qu'à la gnose.

archéologiques, le plus ancien évangile daté et connu de manière certaine soit précisément celui de Marcion. Bien que nous ne disposions pas du texte original, nous pouvons en reconstituer l'essentiel à partir des citations très nombreuses de tous ceux qui ont écrit pour le réfuter. Comme nous savons que Marcion fut chassé de l'Église en 144, nous pouvons dater son Évangelion entre les années 130 et 140, alors que le plus ancien évangile connu « archéologiquement parlant » est celui de Jean avec le papyrus Bodmer II p66 qui est de peu antérieur à l'an 200. Marcion a souvent été accusé d'avoir privilégié et dénaturé Luc et rejeté les trois autres. En réalité, on ne retrouve pas les sources de telles affirmations. Luc n'est en rien moins « judéen » que les autres ; il contient pour l'essentiel l'évangile de Marc et la source Q qui se retrouvent également dans Matthieu. Marcion propose simplement son texte et ne dit rien des autres. Certains critiques ont émis l'hypothèse que Marcion serait plutôt l'auteur primitif de Luc plutôt que son correcteur. Mais l'examen du texte de Marcion laisse entrevoir qu'il a lui-même puisé à la source du Marc primitif et des logia, et qu'on ne peut donc pas le considérer comme un texte primitif.

L'évangile de Jean

De nombreux critiques, mais aussi des chrétiens recherchent les traces d'une origine gnostique à l'évangile de Jean, porteur d'une théologie différente et nettement plus élaborée que celle des synoptiques, et qui suppose de la part d'un chrétien une expérience spirituelle et une maturité particulières. Certains auteurs n'hésitent même plus à placer cet évangile aux origines du gnosticisme chrétien. Le style même du texte est mis au service des aspects symboliques qui y sont présentés. La plupart des chapitres débutent par un événement, une guérison ou une parabole qui sert à introduire un enseignement du Maître. L'utilisation systématique de la symbolique des nombres est manifeste : on évoque sept⁶ disciples et le mot disciple revient sept fois ; la samaritaine a eu cinq maris et le mot mari revient cinq fois. Il en est de même des cinq pains, des deux poissons. Les cent cinquante-trois poissons pêchés, futurs disciples représentent la somme des dix-sept premiers nombres, dix-sept étant lui-même la somme de dix, qui représente la multitude, et de sept, qui représente la totalité. Il est de plus égal à la somme des cubes des trois chiffres qui le composent⁷. M.-É. Boismard voit dans cet emploi des chiffres, assez classique en milieu judaïque, un procédé

⁶ Le chiffre 7 est symbolique de perfection et de plénitude.

⁷ C'est à l'évidence un hasard vu que le système décimal « 153 » n'existe pas à l'époque

littéraire destiné à mettre en relief certains aspects d'un récit⁸. Chez Jean, le ton est délibérément mystique. Le Jésus de Jean, qui parcourt la Galilée et la Judée, se présente sous les traits d'un professeur de philosophie. Son entourage ne semble pas particulièrement proche et cet évangile ne liste pas les douze disciples de manière exhaustive. Des personnages comme *le disciple que Jésus aimait*, Marie de Magdala ou Thomas le jumeau sont plus volontiers mis en avant que Pierre ou la mère de Jésus, dont le prénom n'est pas cité et la virginité totalement ignorée. Le Jésus johannique ne parle plus en paraboles simples et imagées, à l'intention d'un public populaire. En toute occasion, il tient au contraire des discours complexes dont on se demande comment en a été recueilli le verbatim. Il n'est plus question simplement de l'attente du royaume de Dieu, mais déjà de la vie éternelle à venir. Lui-même n'est plus seulement l'homme qui a prêché en Palestine, mais déjà Fils de Dieu et Dieu lui-même depuis le *commencement*. Il n'est pas né, il s'est incarné. Aucun évangile synoptique n'est allé aussi loin dans ce genre d'affirmation. Il est visible que Jean appartient à une autre école de pensée, à l'évidence plus tardive et provenant d'une autre communauté, ainsi que le suggère l'omission du récit du baptême ou la responsabilité des juifs dans la crucifixion. Selon Michèle Morgen, professeur d'exégèse du Nouveau Testament à Strasbourg, *le quatrième évangile voisine avec la gnose. Cette parenté gnostique ne fait plus de doute pour personne*. S'agit-il seulement d'une question de vocabulaire ou faut-il y voir la trace d'un original de Jean largement revisité par la suite ? Si la tonalité gnostique de l'évangile de Jean ne fait depuis longtemps plus de doute pour personne, les traditionalistes restent fermes. Pour Marie-Christine Ceruti-Cendrier, cette question des symboles chez Jean n'a aucun intérêt, car aucun doute n'est possible. À cet effet, elle nous fournit un argument décisif :

Ma chair est une vraie nourriture et mon sang un vrai breuvage. (Jn 6,55) Ah ! Comme il aurait été plus commode d'accepter un langage qui laisse une grande part possible au symbole⁹ !

⁸ M.-É. Boismard — Comment Luc a remanié l'évangile de Jean — éd. Gabalda — 2001

⁹ Pour ceux qui croyaient avoir vu précisément un symbole, rappelons que la présence réelle dans l'eucharistie est un des éléments les plus attachants de la dogmatique catholique, et que Mme Ceruti-Cendrier mange réellement et substantiellement le corps du Christ sous les espèces du pain.

Débats sur la notion d'hérésie

L'idée selon laquelle Jésus n'aurait pas eu d'existence humaine réelle est donc clairement contemporaine des premiers chrétiens. Il est vraisemblable que les termes de Christ, Sauveur, Fils de l'homme, Verbe/Logos, Esprit, Seigneur, dont le sens a progressivement fusionné pour désigner le même personnage, ont été apportés par des traditions diverses et relevaient alors de conceptions théologiques appartenant à des milieux différents. On retrouve dès les conceptions de Paul des traces de ce point de vue puisque Paul ignore ou délaisse le roman évangélique et ne s'intéresse qu'au Christ ressuscité. Or les lettres de Paul nous sont précisément connues par le gnostique Marcion qui le premier en apporta une collection à Rome sous le nom d'Apostolicon. De nombreux critiques estiment que tout l'effort de Paul a précisément consisté à fusionner un Christos bon, Dieu Sauveur *Sôter*, concept des plus classiques en milieu helléniste, avec le Jésus palestinien, cet homme dont la famille et les disciples considéraient qu'il avait été le messie attendu. Il est remarquable que les rares textes qui parlent de Jésus ne citent pas les chrétiens tandis que ceux qui parlent des chrétiens ne citent pas Jésus, y compris des textes orthodoxes comme le Pasteur d'Hermas ainsi que nous l'avons vu précédemment. L'autre plus vieil évangile connu est celui de Jean (papyrus p66 et p75). La lecture de cet évangile nous laisse entendre que le témoignage est complété par des interprétations. Mais Jean a-t-il vraiment été écrit après les autres ? Des critiques ont émis l'hypothèse d'une réaction d'orthodoxie aux textes de Marcion : puisque celui-ci proposait des écrits inacceptables, il fallait reconstituer ou recomposer les bons textes. Cette solution expliquerait les nombreuses révisions, ainsi que les ajouts dans Matthieu et dans Luc des épisodes détaillant la naissance et l'enfance de Jésus. Marcion ayant prétendu que Jésus était arrivé à Capharnaüm tout adulte, il importait de le faire naître réellement afin de le rendre plus humain. Marc et Jean ayant été rédigés avant, du moins dans une première version, ils ne comportaient pas ces éléments. Les auteurs critiques mettent fortement en doute l'existence de la ville de Capharnaüm¹⁰ à cette époque et rappellent que le terme désigne en réalité les enfers, car pour Marcion, c'est bien dans un enfer matériel terrestre que l'éon Christos aurait été incarné dans le corps tout adulte de Jésus. C'est une conception gnostique pure. On en saurait davantage si les textes n'avaient pas fait l'objet de censure, d'interpolations nombreuses, depuis les écrits chrétiens jusqu'aux documents profanes. Saura-t-on jamais comment et par qui les épîtres de Paul ont été rédigées, puis corrigées, écartées puis rétablies.

¹⁰ Le nom est cité dans Flavius Josèphe, mais il désigne un ruisseau et pas une localité.

Les chercheurs chrétiens modernes qui étudient patiemment ces textes et les comparent n'ont aucun mal à retrouver les traces visibles de toutes ces interventions, mais reconstituer la réalité et surtout la chronologie est un exercice bien plus délicat. Ces réflexions ne concernent pas que Jésus : on est en droit de penser que si Jean Baptiste n'avait été qu'un sympathique sauvage se nourrissant de miel et de sauterelles, vociférant des imprécations lors de ses séances de baptême, il n'aurait pas autant imprégné les écrits évangéliques et n'aurait pas laissé dans l'histoire profane davantage de traces que Jésus lui-même, ses apôtres et ses continuateurs. Jean a tout de même réussi l'exploit de devenir un saint considérable sans même avoir été chrétien. De nombreuses églises lui sont consacrées et on oublie le plus souvent de mentionner que c'est bien Jésus qui a rejoint le mouvement du baptiste plutôt que l'inverse.

Une Église bientôt éclatée.

Jusqu'à la fin du premier siècle, on ne se dispute pas encore sur la réalité historique, sur l'état civil de Jésus ou la nature du Christ. En ce début du christianisme, les évêques ont surtout le bâton des apôtres et les sièges épiscopaux sont des postes de dévouement et non l'objet de riches prébendes. Les pasteurs n'exercent leur influence que pour la paix du troupeau. Les baptistes ont été concurrencés par leurs émules nazôréens, directement issus de Jésus, puis les ébionites (pauvres) finissent par s'en distinguer. Les premiers docètes apparaissent et leurs conceptions vont être développées par les gnostiques qui vont imposer leur logique et représenter une famille entière. Bientôt, les sectes seront si nombreuses que saint Irénée, vers l'an 200, en comptera plus d'une centaine. Il devient grand temps de faire un peu de ménage. L'Église est encore unie. La première grande cassure ne résulte pas d'une affaire de dogme, mais de pratique : la date de la Pâque. Sur ordre de Dieu, les Juifs la fêtaient le 14^e jour de la nouvelle lune la plus rapprochée de l'équinoxe d'hiver. Les Églises d'Asie suivaient cette date traditionnelle. Les Églises occidentales, sans doute plus sensibles à la résurrection, tenaient absolument à ce qu'elle soit célébrée un dimanche, ce qui était incompatible avec le calendrier juif pour lequel la date de Pâque est mobile. Pendant cent ans, le maintien de cette pratique ne troubla personne. À la fin du II^e siècle, Victor, évêque de Rome se fâcha et somma les Églises d'Orient de se séparer de la Pâque juive. Cette demande se heurta à un refus et s'ensuivirent des excommunications en bloc. De concile en concile, de synode en synode, d'évêque en évêque, on échangea des injures et on vociféra des anathèmes. Ce fut Constantin qui mit fin à la querelle et la question de la date de Pâque fut une des décisions du premier concile. C'était aussi le premier pas vers l'autorité papale. D'autres disputes portèrent sur des questions

de fonctionnement de l'Église, bien éloignées de problèmes dogmatiques, telles que la querelle des novatiens, des montanistes et les donatistes, ameutés contre le luxe et la luxure des évêques.

L'hérésie chez les Pères d'avant Nicée

Peut-on être taxé d'hérésie rétrospectivement pour avoir défendu un point de vue qui ne sera tranché que deux siècles plus tard ? La question se pose pour de nombreux Pères anténicéens. Il ne s'agit que d'une question de logique : s'il a fallu attendre le Ve siècle pour que les conciles tranchent définitivement sur la nature de Jésus-Christ, on ne saurait reprocher à des Pères s'exprimant deux siècles auparavant de s'être pas conformés à une doctrine qui n'est pas encore élaborée. La bagarre a duré plusieurs siècle et a débuté à propos de la nature même de Jésus, Dieu, demi-dieu, homme et Dieu, homme choisi, etc. Préparant ce qui allait devenir l'orthodoxie, le Carthaginois Tertullien a occupé un des premiers rangs vers l'an 200. Après lui, Origène est moins célèbre et plus controversé, mais reste un des grands. Après les Apôtres, dit saint Jérôme, son traducteur et trahisseur, je regarde Origène comme le grand maître des Églises. Et il ajoute :

Si j'ai traduit tout ce qu'Origène a de bon, et retranché ou corrigé ou passé entièrement ce qu'il a de mauvais, doit-on me blâmer d'avoir fait part aux Latins des bonnes choses que j'ai trouvées dans cet auteur, et d'avoir caché les mauvaises ?

L'aveu est clair. Pour Origène, Jésus n'est plus le Christ juif venant délivrer Israël, il est venu sauver le monde entier de la damnation. Mais exprimé aussi clairement, c'est trop, ou encore trop tôt pour l'époque, et son Traité des Principes est brûlé et plus de la moitié de son œuvre immense a disparu.

Avec la doctrine des hypostases, nous sommes conduits lentement vers les trois personnages distincts de la Trinité unique. L'orthodoxie va épaissir le nuage en déclarant la personne du Fils aussi vieille que celle du Père, et tous deux, Père et Fils, égaux en âge et en puissance au Saint-Esprit qui procède d'eux. Origène se déclare en faveur de la connaissance : la connaissance de toutes choses, des faits, des lois, des idées est le chemin qui mène à Dieu. Mais la notion même de connaissance est suspecte de gnosticisme. Pour Tertullien, la foi suffit à tout. Après Jésus-Christ, toute curiosité est insensée, après l'Évangile, toute science est superflue. Le chrétien n'a que faire de lire même les Saintes Écritures, qui peuvent l'induire à penser.

Paul de Samosate

Vers 260, l'évêque d'Antioche nouvellement élu provoque un émoi en niant la divinité du Christ. Selon lui, Jésus n'aurait été qu'un homme que Dieu aurait « adopté » pour servir d'intermédiaire. Cette notion d'*adoptianisme* se rapporte à l'idée selon laquelle Jésus ne serait devenu fils de Dieu qu'à la suite de son baptême, dans la version qu'en donne l'évangile selon Marc. Bien que cette hérésie paulianiste ait été rapidement condamnée, elle a bénéficié d'un certain soutien. Il est surtout intéressant de constater quel était l'état du dogme chrétien à cette époque, et notamment qu'un évêque important pouvait envisager que Jésus aurait pu ne pas être Fils de Dieu et Dieu lui-même.

Arius

À l'époque d'Arius (v 250-335), le christianisme a été légitimé par Constantin. Il est désormais assez structuré pour que les querelles théologiques soient tranchées selon des procédures normalisées d'assemblées d'évêques. Les premiers conciles œcuméniques vont être principalement chargés de définir et de préciser la nature et les contours de la personne de Jésus, que ce soit dans sa personnalité humaine ou dans sa personnalité divine. Autant d'occasions d'écarter des hérésies. Les écrits d'Arius ont bien entendu été détruits à quelques fragments près. La querelle principale qui l'oppose au début du IV^e siècle à Athanase puis Alexandre d'Alexandrie porte sur la Trinité et le rôle que le personnage du Fils y tient.

Les ariens, considérant que le Christ est Dieu, mais pas le vrai Dieu, et qu'il n'est pas incréé à l'égal du Père, sont encore attachés à la notion du Dieu unique des juifs. Dieu est donc unique et il est le seul à ne pas avoir été engendré. Le Logos a été créé, engendré, mais sous la forme d'une filiation adoptive. Il n'existe donc pas de toute éternité, contrairement à ce qu'on lit dans le prologue de l'évangile de Jean. En conséquence, le Fils est subordonné¹¹ au Père. Alexandre, fils spirituel d'Athanase, lui oppose la thèse inverse : le Fils est éternel et immuable, et de même nature que le Père. La querelle prend alors une telle tournure que le pouvoir doit s'en mêler. En 325, l'empereur Constantin convoque et préside le concile de Nicée qui se conclut par la condamnation des thèses d'Arius. À cette occasion naît le mot *homoousios* signifiant que le Fils est

¹¹ Le subordinatianisme postule que Dieu est *Un*, et qu'en conséquence, le Fils est subordonné au Père, créé par le Père, lequel demeure seul inengendré et transcendant. De nombreux Pères anténicéens ont soutenu cette thèse qui réaffirme le principe monothéiste, notamment Origène.

consubstantiel au Père, c'est-à-dire de même nature. Arius défendait le terme *homoiousios*, signifiant que le Fils était semblable en substance. Ce iota de différence a fait couler beaucoup d'encre, mais aussi beaucoup de sang. C'est à cet événement que nous faisons référence sans le savoir quand nous disons qu'il n'y a pas un iota d'écart entre telle conception et telle autre.

Ce sont Alexandre puis Athanase qui ont créé au IV^e siècle le véritable christianisme moderne. Il n'est plus question que Jésus soit seulement un prophète ou simplement le Messie. Il ne saurait même être seulement « Christ » : il doit être aussi Dieu tout entier. En conséquence, en 431, le concile d'Éphèse décide qu'il est légitime d'appeler Marie « mère de Dieu » et pas seulement « mère du Christ ». Cette évolution du Jésus-homme vers le Christ-Dieu correspond bien à un éloignement dans le temps. On en retrouve la trace dans les différents niveaux rédactionnels des textes qui sont à l'origine des évangiles. Les documents primitifs nous présentent un Jésus très homme, éloigné de toute considération théologique. Au fur et à mesure que le temps passe, Jésus de Nazareth s'estompe et devient Christ, Jésus-Christ, puis Dieu¹².

Que peut-on tirer de ces querelles qui puisse nous intéresser sur la question de l'historicité de Jésus ? Une évidence s'impose : en ce début du IV^e siècle, il n'est plus question depuis longtemps du Galiléen du 1^{er} siècle, mais de Dieu, du Christ, du Logos monogène, du Fils, de la substance dont sont faits les trois personnages de la Sainte Trinité. Les querelles théologiques ultérieures ne vont plus porter que sur ces questions christologiques : le Saint-Esprit est-il Dieu lui aussi ? Marie est-elle mère du Christ ou mère de Dieu ? Le Fils a-t-il une nature ou deux, et sont-elles séparées ou unies ? A-t-il une ou deux volontés ? Le temps de résoudre ces querelles byzantines¹³, le Jésus historique est bien loin. Il n'est plus alors question de simples hérésies, mais de schismes, avec parfois des Églises autonomes qui se détachent du tronc orthodoxe principal : les macédoniens, les nestoriens, les monophysites, les monothélistes.

¹² Cette constatation n'est pas sans nous poser quelques problèmes à propos de la datation réelle des épîtres de Paul, dont le vocabulaire et les préoccupations très avancées théologiquement parlant trahissent la rédaction ou du moins la révision tardive ainsi qu'on l'a vu précédemment.

¹³ Pendant que les Antiochiens Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste mettent en valeur la distinction, mais sans séparation des deux natures du Christ, les Alexandrins Athanase et Cyrille insistent sur leur union, mais sans confusion.

En conclusion, on ne peut que s'étonner de l'argument fréquemment employé par les défenseurs modernes de l'historicité de Jésus, qui clament triomphalement comme si cela constituait une preuve, que la réalité de son existence n'a pas été remise en cause par ses adversaires juifs ou romains. La réalité est que toute l'histoire de l'Église des premiers siècles témoigne de contestations de cette nature. Jusqu'à une date avancée, l'hérésiologie et la christologie se sont évertuées à combattre les nombreux courants chrétiens qui ne voulaient voir en Jésus qu'un Christ et un dieu et refusaient qu'il ait été réellement un être humain. Une fois définitivement établi au IV^e siècle à la faveur de Constantin puis de Théodose, le christianisme triomphant s'est acharné à revisiter ses traces, expurger les bibliothèques des témoins profanes gênants et s'efforcer de faire disparaître dans les écrits de l'Église les traces de discordances. Il a poussé le zèle jusqu'à éliminer des écrits chrétiens antiques¹⁴, comme probablement les écrits de Papias d'Hiérapolis et la plus grande partie de l'œuvre d'Origène. Il a aussi corrigé, harmonisé et amendé les textes du Nouveau Testament, allant jusqu'à y introduire des ajouts tardifs dont nous retrouvons les traces. L'étude attentive de la « généalogie » des textes démontre que les écrits originaux, une fois recopiés et corrigés, étaient le plus souvent détruits.

La réalité historique est que très tôt et pendant plusieurs siècles, les chrétiens docètes, gnostiques, marcionites ou ariens ont nié l'existence terrestre réelle de l'homme Jésus. Ce n'est qu'au terme d'une bataille de six siècles que les sept premiers conciles œcuméniques ont fini par imposer une description précise, mais compliquée de Jésus-Christ, à la fois vrai homme et vrai dieu, pour aboutir à un personnage théologique à l'historicité impossible. À notre époque, l'existence de ces déviances primitives reste volontairement occultée par les défenseurs de l'historicité de Jésus, et parfois même par les historiens.

L'argument fort léger d'une absence de contestation extérieure ne constitue en rien une preuve. Son utilisation tendancieuse retire de la crédibilité à ceux qui l'emploient, car le fait que la contestation provienne des rangs chrétiens antiques plutôt que des mythologues modernes constitue pour eux un élément des plus gênants.

¹⁴ Les découvertes archéologiques de la deuxième moitié du XX^e siècle ont donné un aperçu, à travers les nombreux écrits retrouvés, de l'importance et de la diversité des courants gnostiques.